

Né de contacts entre postiers et cheminots autonomes au cours des journées d'août 53, le cartel des syndicats autonomes s'est transformé fin 53 en un bureau confédéral provisoire chargé d'organiser le congrès constitutif de la C.A.T. Le regroupement qui s'est opéré sur la notion très large d'autonomie voit actuellement cohabiter au sein de la C.A.T. des syndicats-maisons d'industrie privée et des syndicats révolutionnaires. Les projets de statuts actuels ne donnent aucune garantie à une orientation lutte de classes et permettent toutes les éventualités : « En conséquence, l'action de la C.A.T. est inspirée par une double préoccupation. Lutter dans l'immédiat pour l'accroissement du bien-être des travailleurs en exerçant une pression constante sur les pouvoirs publics. Lutter dans le même temps pour le développement de la capacité gestionnaire des travailleurs en provoquant des situations de fait, pour obtenir la substitution des prérogatives ouvrières aux pouvoirs des féodalités financières et de l'Etat-patron. »

La C.A.T. fera-t-elle la relève des syndicats indépendants ? Une Confédération syndicaliste révolutionnaire est-elle possible ? Les éléments prêts à acheter à n'importe quel prix une représentativité auprès des pouvoirs publics l'emporteront-ils sur le courant authentiquement ouvrier animé par la F.N.S.A.-P.T.T. ?

La lutte de classes qui n'admet pas de partage provoquera la décantation nécessaire au sein de la nouvelle confédération.

D. FABER.

Intellectuels et ouvriers : Un article de "Correspondance"

N.D.L.R. — Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la parution aux Etats-Unis, en octobre 1953, du journal "Correspondance", bi-mensuel dont quatorze numéros ont paru jusqu'ici. Nous disions que "Correspondance" représentait un effort profondément original, ouvrant une nouvelle période du journalisme ouvrier. Le texte suivant, traduit du numéro 14 de « Correspondance », montrera à nos lecteurs dans quel esprit ce journal est rédigé et quelles sont les préoccupations des camarades qui l'animent.

... A mes yeux, le sort de ce journal dépend d'une question : les intellectuels et les ouvriers peuvent-ils travailler ensemble pour produire un journal ouvrier ? Pouvons-nous contrôler le conflit perpétuel qui les divise ?

Cette idée semblera peut-être étrange. Un lecteur de « Correspondance » peut bien dire : « Mais chaque page, presque chaque colonne de votre journal montre qu'en Russie, en Angleterre, dans le C.I.O., dans les U.A.W., dans le parti communiste, dans les gouvernements et les organisations populaires partout dans le monde, les intellectuels, les organisateurs, les politicards dominant et oppriment le peuple. Et maintenant, vous dites que dans votre propre organisation la même chose existe. Alors quoi ? »

Le conflit ne fait pas qu'exister ; il domine chaque chose que nous essayons de faire. Si le journal réussit, ce sera parce que nous aurons réussi à dépasser ce conflit. Si nous échouons, il en aura été la cause.

Nous énonçons cela ouvertement pour deux raisons :

1. Ce journal, « Correspondance », est écrit, publié et diffusé par ses lecteurs. La seule manière possible de traiter ce problème est de le rendre public et d'amener tous ceux que le journal intéresse à prendre part dans sa solution.

2. C'est précisément ce problème auquel les ouvriers font face dans l'industrie, dans les partis ouvriers, dans les syndicats, dans l'organisation de la société dans son ensemble et dans chacun de ses détails. Il nous prend à la gorge, car il prend à la gorge toutes les organisations de masse du monde. Les peuples du monde le résoudreont, ou bien la civilisation s'écroulera en ruines. Notre expérience est petite, mais elle concerne tout le monde.

Nous devons commencer en définissant les termes que nous utilisons.

Nous disons un journal ouvrier. « Correspondance » n'est pas encore un journal ouvrier. Mais il n'y a pas d'autre journal ouvrier dans le pays. Aucun.

Intellectuels : nous entendons par intellectuels ceux qui n'ont pas été organiquement des ouvriers pendant toute leur vie. Les intellectuels (j'en suis) ont ceci de commun, qu'ils lisent beaucoup de livres et de journaux et qu'ils écrivent et parlent librement. Quelques-uns parmi nous ont une longue expérience dans des organisations politiques de gauche. Quelques-uns de ces intellectuels travaillent dans les usines et ils y ont travaillé pour des années. Mais ils restent malgré cela des intellectuels.

A l'opposé des intellectuels il y a les ouvriers, les ouvriers du rang, des gens qui ont été ouvriers toute leur vie et ne seront jamais rien d'autre. Nous avons remarqué que les femmes dans notre organisation ont une attitude face aux choses qui est très semblable à celle des ouvriers. Et les gens très jeunes, même s'ils sont des étudiants d'université, n'ont pas l'attitude de l'intellectuel. Les noirs aussi appartiennent à ce groupe. Nous avons donc, d'un côté, les intellectuels, les politiciens expérimentés, et de l'autre côté, les ouvriers du rang, les femmes, les noirs et les jeunes.

Maintenant nos intellectuels, à la suite d'une expérience dure et amère avec d'autres journaux, savent que seuls les ouvriers peuvent produire un journal ouvrier. Nous faisons ce que nous prêchons. Ce sont les intellectuels qui ont proposé que le rédacteur en chef devait être un ouvrier. Il a laissé l'usine après quinze ans de travail pour devenir rédacteur en chef de « Correspondance ».

Charles Denby, notre brillant collaborateur, travaille à l'usine et n'avait jamais écrit une seule ligne destinée à la publication dans sa vie jusqu'au moment où il commença à écrire sa colonne. La même chose est vraie pour Marie Brant. Ces trois sont le fondement de « Correspondance » et pas une seule ligne n'est imprimée que le rédacteur en chef n'ait approuvée (bien qu'il puisse ne pas être d'accord). Où se trouve donc la difficulté ? Je vais en donner un exemple.

Il y a une réunion de rédaction de trois personnes pour discuter un article. Elle comprend un ouvrier comme président, une femme qui a travaillé en usine pendant des années et y travaille toujours mais est une intellectuelle, et un intellectuel qui a de grandes connaissances et une expérience politique étendue. Ça ne pourrait pas être mieux. La question qui se pose à eux est un article sur Mac Carthy, sur quelque aspect de l'affaire Mac Carthy.

L'ouvrier qui préside dit qu'il ne pense pas que le journal devrait se préoccuper trop de Mac Carthy. Les ouvriers, dit-il, n'ont pas peur de Mac Carthy. Si Mac Carthy essayait de toucher la classe ouvrière, il se

ferait écrabouiller. Et, ayant exprimé brièvement son opinion, il s'arrête. L'intellectuel à grande expérience politique dit : « Mais la question n'est pas Mac Carthy comme tel. C'est la question de la liberté de la presse que Mac Carthy essaie d'étrangler. Cela affecte tout le monde, y compris les ouvriers. »

L'ouvrier répond : « Les ouvriers ne s'intéressent pas particulièrement à la liberté de la presse ». L'intellectuel à grande expérience politique dit immédiatement : « Mais ceci est absolument inexact, et même si c'était vrai, c'est le devoir du journal de montrer aux ouvriers que la liberté de la presse est une question de vie ou de mort pour le pays dans son ensemble et pour les ouvriers plus encore que pour tous les autres. » La discussion continue.

L'intellectuel à grande expérience politique a des arguments puissants. En fait, ils sont sans réponse. Personne dans le vaste monde ne pourrait disputer ses arguments. La femme qui a travaillé à l'usine pendant des années sent que quelque chose ne va pas, mais elle pense qu'en l'occurrence l'ouvrier a tort.

Et maintenant on arrive à la partie la plus dangereuse de toute l'affaire. A la fin, l'ouvrier est lui-même convaincu par leurs arguments qu'il est impératif de publier un article dénonçant le danger que représente Mac Carthy pour la liberté de la presse.

L'article est imprimé. Mais lorsqu'il est publié, on s'aperçoit qu'avec quelques changements il aurait pu paraître dans l'anti-maccarthyste *New York Times*, qui est un journal conservateur, dans le journal libéral *New York Post*, dans le journal socialiste *New Leader*, dans le journal communiste *Daily Worker* et dans tous les journaux trotskistes.

C'est un très bon article. Ce qui ne va pas, c'est qu'il ne signifie rien pour la grande majorité des ouvriers du pays. Si « Correspondance » ne dit pas ce que les ouvriers pensent, non seulement elle ne mérite pas d'exister. Certainement, elle ne continuera pas d'exister.

Ce qui est criminel c'est que l'ouvrier qui présidait n'a pas dit ce qu'il pensait, et que ce qu'il pensait n'a pas été publié dans le journal. Il connaît les ouvriers, il a vécu parmi eux toute sa vie. Il a parlé à partir d'un tréfonds énorme d'expérience ouvrière. On peut être certain que s'il pense ainsi, un tas d'autres ouvriers pensent de même. Et c'est pour dire ce qu'ils pensent que nous avons lancé ce papier.

Prenons la possibilité extrême. Supposons qu'il « a tort ». Pourquoi les ouvriers ne pourraient-ils pas « avoir tort » ? Mais a-t-il « tort » ? Je peux dire qu'après vingt-cinq ans de dur travail et d'étude constante du mouvement des ouvriers en théorie et en pratique je suis arrivé à cette conclusion : Toutes les fois qu'un ouvrier avec quelque compréhension politique dit quelque chose qui contredit ce que moi je pense en tant qu'intellectuel, je ne le corrige pas, je ne discute pas avec lui. *Je lui demande de m'en dire davantage.* Je ne l'interromps pas. J'écoute. Et lorsqu'il a dit tout ce qu'il avait à dire et que je l'ai questionné dans le seul but de trouver où il veut en venir, je lui demande d'écrire ses vues noir sur blanc. Et je passe des jours et des semaines en réfléchissant dessus.

Mon expérience, et il m'a fallu des années pour l'apprendre, c'est qu'en règle générale, ce dont il parle, je n'en parle pas du tout d'habitude, et c'est ce dont il parle qui importe.

Prenons cet exemple. Il a dit : « Les ouvriers n'ont pas peur de Mac Carthy ». Il entendait clairement que, pour autant que les ouvriers n'en étaient pas effrayés, il ne voyait pas pourquoi le journal devrait s'intéresser à ce gueulard. Dans un sens, il a indubitablement tort, grandement tort. Un journal qui s'occupe de politique ne peut pas se permettre d'ignorer un phénomène politique comme Mac Carthy. Et mille écrivains

politiques dans un millier de petits journaux politiques le savent et peuvent prêcher là-dessus.

Mais ce que l'ouvrier disait était équivalent à ceci : « Eisenhower a peur de Mac Carthy. Tous les libéraux, et les intellectuels, et les petits-bourgeois partisans du New Deal sont terrorisés par Mac Carthy. Mais nous autres, les ouvriers, *nous ne le sommes pas.* Et voilà ce que je veux que dise notre journal ouvrier. Car ce n'est dit dans aucun autre journal. Je sais que c'est ce que les ouvriers pensent et je veux qu'ils le lisent ici-même. »

Et cela n'est ni vrai ni faux. C'est un *fait*. Un fait d'une importance profonde. Car il montre les attitudes absolument opposées des classes fondamentales de la nation vis-à-vis de la même chose. Et c'est pour cela, par-dessus tout, que « Correspondance » existe. Une centaine de journaux bavards ont bavardé sur Mac Carthy. Pourquoi devrions-nous y ajouter un bavardage de plus ?

La phrase brutale : « Les ouvriers ne s'intéressent pas à la liberté de la presse », est encore plus étonnante. Et il a ajouté : « les ouvriers n'ont pas de presse pour que cela les intéresse ». C'est étonnant que nous ayons négligé l'importance de cette phrase. Car c'est la raison exacte pour laquelle nous avons publié « Correspondance ».

Les gens parfois rient avec supériorité lorsque nous insistons sur le fait que la grande majorité des gens ordinaires aux Etats-Unis n'ont nulle part le moyen d'exprimer ce qu'ils pensent eux-mêmes. Il y a suffisamment de gens qui ne sont que trop prêts à se lever et à dire ce que les ouvriers pensent, et beaucoup d'autres qui sont encore plus prêts à dire aux ouvriers ce qu'ils devraient penser.

Mais la phrase claire et brutale : « Nous n'avons pas de presse. Pourquoi devrions-nous, dans notre petit journal, nous exciter et essayer d'exciter les gens avec la liberté de la presse ? Tous les autres le font. Laissons-les le faire. Ils ont quelque chose à défendre — ou ils pensent qu'ils ont. C'est leur affaire. »

Maintenant, ce qui est arrivé dans ce cas arrive tous les jours, toutes les heures, chaque fois que ceux qui nous soutiennent et sympathisent avec nous se réunissent pour discuter le journal, des articles pour le journal, ce qu'il faut y imprimer, comment le vendre, comment collecter de l'argent.

Jusqu'ici j'ai formulé le problème. Ce n'est que le commencement. Je voudrais maintenant indiquer quelques points supplémentaires pour aider à la discussion.

Pourquoi cela nous arrive-t-il particulièrement à nous, parmi tout le monde ?

Cela nous arrive parce que cette division entre les intellectuels et les ouvriers est la caractéristique la plus puissante de la société moderne. La société moderne est basée là-dessus, c'est ce qui la tient ensemble, c'est ce qui la détruit. Qui sommes-nous pour penser que nous pouvons y échapper ?

L'intellectuel, aussi profonde que puisse être son opposition aux mensonges et aux crimes de notre société ne peut pas changer ses attitudes mentales, son caractère social. Ce serait désastreux s'il essayait de le faire. Les ouvriers qui s'associent à nous ne veulent pas qu'il fasse cela.

Ce sont les intellectuels et les politiciens expérimentés, qui, à partir de leurs connaissances et de leur expérience ont reconnu ce qui n'allait pas avec toutes ces vieilles organisations et leur détermination de diriger les ouvriers. Ce sont les intellectuels qui, à partir de leurs connaissances, en particulier historiques et économiques, peuvent le plus clairement décrire la faillite totale de la société où nous vivons. Ils ont vu les pre-

miers le besoin d'un journal comme « Correspondance », ils l'ont proposé, ils ont indiqué ce qu'il ne devrait pas être.

La grande presse, la petite presse radicale, un nombre incalculable de gangs de toutes les sortes d'intellectuels avec énormément d'argent et de moyens, cherchent toujours des ouvriers pour les corrompre avec des fausses informations et de la fausse logique. Chaque jour dans la presse, la radio et la télévision, dans les journaux syndicaux, ces gens-là s'y emploient et sont souvent bien payés pour le faire. Les communistes à eux seuls disent dans une journée plus de mensonges que n'en disaient tous les vieux partis politiques dans un mois.

Ce sont les intellectuels, bien que peu nombreux, qui sont en mesure de traiter les plus importantes de ces questions et de secourir les ouvriers contre cet assaut incessant auquel ils sont livrés.

Nos ouvriers le savent. Ils savent la valeur de ce que les intellectuels ont fait et continuent de faire. Ils dépendent des intellectuels. Mais voici la racine de la difficulté : l'ouvrier sait ce que l'intellectuel ne peut jamais savoir. Il sait ce que les ouvriers pensent et ce qu'ils désirent. Ça, ce n'est écrit nulle part dans les livres. C'est quelque chose qui commence à se frayer par la force une voie de la conscience des ouvriers vers la lumière du jour.

Personne ne sait et ne peut savoir, ni même les ouvriers eux-mêmes, où tout cela va finir. Lorsque la Révolution française commença, personne en France n'avait jusque-là prononcé le mot « république » pour la France, encore moins « démocratie ». Cependant, trois ans plus tard, le roi était en prison, et comme nous l'avons montré dans le n° 10 de *Correspondance*, les ouvriers avaient découvert la démocratie. Il est évident qu'ils pensaient déjà depuis un certain temps suivant cette direction.

Nous voulons, dans *Correspondance*, nous l'avons répété plusieurs fois, trouver dans quelle direction les gens pensent. Mais quel que soit ce que pense l'ouvrier, une chose est certaine. Il ne pense pas ce que les intellectuels ont appris dans les livres. Ce qu'il pense est nouveau. Ce n'est formé qu'à moitié. L'ouvrier essaie de sentir sa voie, il n'en est pas sûr. Comme il avance, pensant, parlant ou écrivant, il se tourne tout naturellement vers ces intellectuels qu'il connaît, dont il a appris tant de choses, et qui, il le sait, ont les mêmes buts que lui.

L'intellectuel doit être constamment en garde afin d'écouter ce que les ouvriers disent — et qui est parfois incertain, parfois brutal — et y dépenser autant de temps et d'énergie qu'il a dépensé sur les livres. Autrement non seulement il ne comprend pas ; mais il met en avant ses propres idées, et à la fin on a toujours les mêmes vieux trucs, les trucs dont sont remplis les journaux libéraux et que l'ouvrier essaie de toutes ses forces d'écarter.

Nous avons donné un exemple étendu. Voici un plus petit, qui a paru dans le n° 13 de *Correspondance*. Un ouvrier qui commençait juste à s'intéresser à *Correspondance* a amené le journal avec lui dans la petite ville qu'il habite. Ses amis, en voyant le journal, l'ont appelé communiste ; il leur a répondu que le fait de participer au Comité pour écrire pour le journal et le vendre « ne l'avait pas changé, lui, d'aucune manière ». Et très vite ils sont tous redevenus amis.

En retournant à la ville, il a demandé à un politicien expérimenté s'il avait bien fait. Le politicien a dit « Non ». Cela mérite beaucoup de discussion. Mais la réponse aurait dû être : « Tu es un ouvrier. Ils sont ouvriers comme toi. Traite la question à ta manière, fais ton expérience, et ensuite dis-nous comment ça marche. »

Cela arrive tous les jours, à chaque discussion, à chaque réunion. Quelques-uns d'entre nous l'avaient connu dans tous les vieux partis.

Les ouvriers y étaient entrés par milliers et les ont abandonnés — et cela est la raison principale. La conséquence la plus catastrophique n'est pas qu'ils abandonnent. C'est que ceux qui restent s'adaptent aux connaissances et à la compréhension supérieures et à la dextérité politique des intellectuels. Sur cette voie il n'y a que la mort.

Voici quelques faits que j'ai choisis parmi des centaines. Ils sont choquants à lire, mais nous les énonçons parce qu'à la fin nous les reconnaissons.

Une de nos ouvrières a travaillé avec dévouement avec nous pendant dix ans. Elle a une expérience grande et variée du Sud, de l'Est et de l'Ouest du pays, une connaissance énorme de la vie dans les Etats-Unis. Elle n'a jamais écrit un article pour le journal. Il y a quelques semaines, elle a entendu un nouveau venu parler à une réunion, et elle a dit après à un ami qu'elle voudrait bien pouvoir se lever et dire ce qu'elle avait à dire comme ce nouveau venu. Après dix ans.

Une des choses les plus remarquables qui nous est arrivée c'est la découverte de talents littéraires exceptionnels parmi nos ouvriers. Un ou deux d'entre eux, qui ne savent même pas l'orthographe, écrivent aussi rapidement que des journalistes expérimentés. Deux de nos meilleurs brochures ont été écrites par de telles gens. La difficulté n'était pas de les faire écrire. La difficulté c'était d'empêcher les intellectuels éduqués et expérimentés de « découvrir » leurs fautes, les instruire, les éduquer, en d'autres termes, de détruire leur don naturel du style. Une lutte sévère a été engagée pour sauver ces écrivains naturels d'entre les mains des intellectuels. J'en parlerai une autre fois.

Personne ne doit sous-estimer la signification de ce qui est écrit ici. C'est précisément cela, la politique moderne. J'y reviendrai plusieurs fois. Nous ne savons pas beaucoup à ce sujet. Mais au moins nous comprenons le problème.

Quelques-uns des vendeurs de *Correspondance* racontent qu'ils rencontrent beaucoup de gens qui sympathisent avec le journal et souhaitent son succès, mais disent qu'ils ne lisent pas, qu'ils ne veulent pas lire, qu'ils ne savent rien de Reuther ou de Stevenson et qu'ils n'en veulent rien savoir.

Est-ce que ces gens sont ignorants, stupides, arriérés ? Ou bien sont-ils profondément convaincus que toute la politique dans tous les journaux ne veut rien dire pour eux, ne voudra jamais rien dire pour leurs vies et qu'ils n'auront rien à en faire, non pas parce qu'ils sont stupides, mais parce qu'ils voient clairement à travers cette fraude gigantesque qu'est la politique ?

Avec *Correspondance* nous faisons chaque jour une expérience dont l'échelle est petite, mais dont les implications vont loin. Faites-la avec nous.

La discussion est ouverte.

R. M.